Les Cahiers du CRH

Cahiers du Centre de recherches historiques

6 | 1990
Varia

Manuels et traités à l'usage des marchands (1470-1820). État de l'enquête

Jochen Hoock

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/ccrh/2854
DOI : 10.4000/ccrh.2854
ISSN : 1760-7906

Éditeur
Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 15 octobre 1990
ISSN : 0990-9141

Référence électronique
Jochen Hoock, « Manuels et traités à l'usage des marchands (1470-1820). État de l'enquête », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 6 | 1990, mis en ligne le 20 mars 2009, consulté le 05 juillet 2024. URL : http://journals.openedition.org/ccrh/2854 ; DOI : https://doi.org/10.4000/ccrh.2854

Ce document a été généré automatiquement le 5 juillet 2024.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Manuels et traités à l'usage des marchands (1470-1820). État de l'enquête

Jochen Hoock

1 Les manuels à l'usage des marchands constituent depuis toujours une source privilégiée pour les historiens économistes. Max Weber, Werner Sombart, et, plus récemment, Fernand Braudel, ont couramment utilisé ce type de texte. Ces manuels contiennent en effet de nombreuses informations sur la pratique journalière du commerce, de ses règles et conditions d'exercice à la fin du Moyen Age et à l'époque moderne. Cependant, malgré cet intérêt soutenu des historiens, il n'existe pas encore actuellement d'étude systématique de cette source, qui la considère autrement que comme un simple instrument de travail. Seule, l'étude d'Eduard Weber sur l'histoire littéraire de l'économie commerciale (*Literaturgeschichte der Handelsbetriebslehre*), qui date néanmoins de 1914, peut être considérée comme un ouvrage remarquable, dont la perspective réellement historique, souffre cependant d'une approche en termes d'histoire des dogmes, empruntée à l'histoire des idées économiques. Plus récemment, seuls les travaux de Jean Meuvret et de Nathalie Zemon, ont renouvelé la problématique et insisté sur la spécificité de ce type de texte.

2 Notre enquête, qui est une initiative commune de l'École des Hautes Etudes et de l'Université de Bielefeld, s'est inspirée des travaux qui se donnaient pour objectif l'analyse du changement des formes de savoir commercial tout en s'efforçant de l'élargir à une analyse dans la longue duré Le premier volume de la bibliographie analytique qui est à la base de cette analyse, a été présenté au congrès des historiens économistes qui s'est tenu à Louvain au mois d'août dernier. Je ne présente ici qu'une esquisse des principes méthodologiques qui ont guidé notre enquête. Je tenterai par ailleurs de montrer, grâce à quelques études de cas, l'étendue des questions qu'elle soulève et dont l'analyse monographique a commencé depuis deux ou trois ans. Cela m'a conduit à reprendre en partie des arguments développés par certains de mes étudiants et collaborateurs. Dans ses grandes lignes, cette présentation renvoie à un

article que j'ai rédigé récemment en collaboration avec Dagmar Grote (Université de Hagen) et Wolfgang Starke (Université de Paderborn/Bielefeld), et que la *Tijdschrift voor Geschiedenis* vient de publier[1]

3 Du point de vue méthodologique, cet état des travaux se situe à deux niveaux différents : celui de la construction d'une base de données complexe, et celui d'une problématique plus large, qui dépasse les opérations de tri et de classement pour s'intéresser à la lente transformation du savoir commercial.

Les hypothèses de départ et le recensement empirique

4 Notre entreprise a débuté par une interrogation sur la diffusion du savoir commercial dans l'Europe moderne. Cette question avait pour corollaire, dès le départ, celle de l'adaptation et de la transformation des contenus ainsi transférés. Au delà du caractère instrumental des manuels et du contexte d'utilisation qui pouvait en être déduit, nous espérions pouvoir montrer la lente transformation des formes de savoir, dont nos textes devaient au moins donner un reflet. Deux critères formels limitaient le champ de l'enquête :

5 – Seuls les textes explicitement destinés à l'usage des marchands étaient retenus ;

6 – Parmi ces textes, on ne gardait que les sources imprimées.

7 Le dernier critère déterminait largement le cadre chronologique de l'enquête. Elle couvre en effet la période qui va des débuts de l'imprimerie jusqu'en 1820, moment où les conditions de l'impression et de la diffusion des produits de librairie changent fondamentalement. Son champ géographique s'étend à toute l'Europe commerçante, telle qu'elle tend à se former au cours de la période.

8 D'un point de vue méthodologique, ce questionnaire impliquait au départ une association étroite des techniques développées par la bibliographie matérielle (new bibliography) et de l'analyse des contenus (contents analysis). L'idée était de créer des points de repère dans un matériau épars, et de le classer, dans un premier temps, suivant des critères instrumentaux (par exemple, la maniabilité et, éventuellement, le contexte d'usage d'un texte) et des critères de contenu traitables en termes de statistique. Un catalogue assez étendu de catégories de classement nous livrait ainsi pour chaque unité bibliographique, un ensemble de variables dont l'analyse en termes spatiaux et diachroniques devait faire l'objet d'une interprétation – qui justifierait la notion de bibliographie analytique.

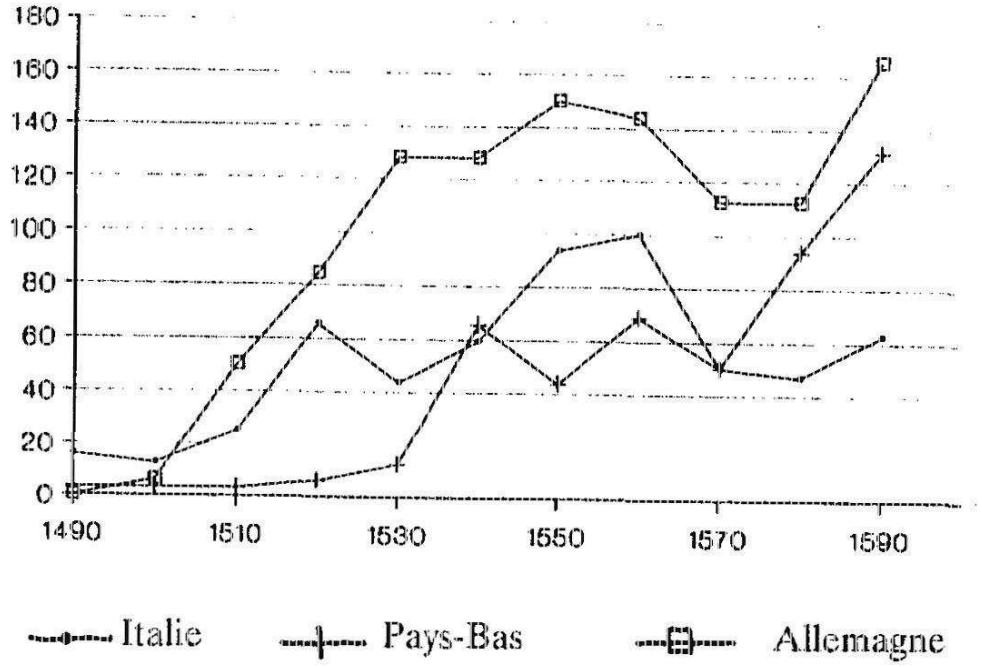
9 Sur cette base, nous avons jusqu'ici recensé environ 12.000 unités bibliographiques. 1.500 textes proviennent du XVI^e^ siècle, 2.000 du XVII^e^ siècle. Le XVIII^e^ siècle produit, avec environ 8.000 textes, une véritable avalanche de manuels et traités commerciaux, que caractérise par ailleurs une complexité croissante. Les modèles de diffusion que l'on observe à ce premier stade d'un simple décompte des unités bibliograhiques diffèrent fondamentalement d'une période à l'autre. Tout au long du XVIII^e^ siècle, un modèle méditerranéen se voit confronté à un modèle atlantique, qui se dessine dès la deuxième moitié du siècle.

10 Les courbes d'évolution du nombre d'éditions publiées au XVI^e^ siècle (cf. page suivante) font apparaître la précocité italienne et l'extraordinaire explosion de la production en haut-allemand dans la première moitié du siècle auxquelles répond le développement

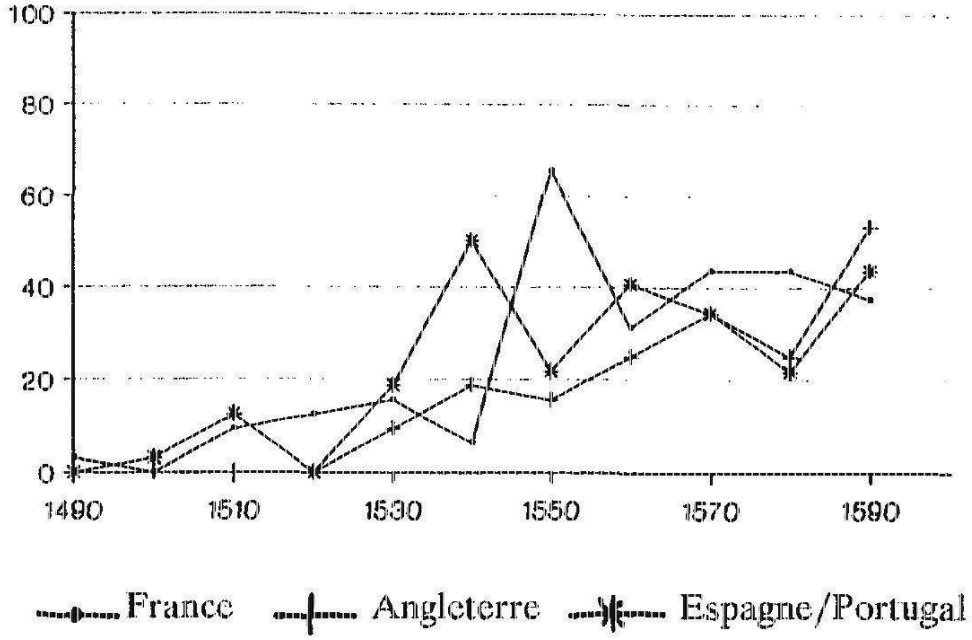
tardif mais quasi exponentiel de la production néerlandaise, bas-allemande et anglaise. Tout au long du siècle, la France et l'Espagne constituent plutôt des modèles intermédiaires qui laissent, surtout dans le détail des évolutions d'une place à l'autre, l'impression d'une dynamique brisée.

11 Une analyse plus fine fait apparaître des modèles urbains spécifiques et de forts contrastes locaux que P. Jeannin et moi-même avons décrits assez longuement dans une contribution récente[2]. Leur évolution correspond aussi bien aux changements que connaît la situation économique globale de certaines régions et de certains centres urbains qu'à l'évolution des structures de production de l'imprimé. Il se peut aussi que s'y superpose la structure volontaire de la scolarisation ou de l'éducation religieuse, comme en Allemagne au XVI[e] siècle ou en Angleterre un siècle plus tard.

Graphique nº 1 : Italie, Pays-bas, Allemagne



Graphique nº 2 : France, Angleterre, Espagne/Portugal



Nombre d'éditions publiées
(Le nombre d'éditions publiées en Italie de 1560 à 1569 est pris comme base 100)

12 Dans presque tous les cas, le décompte assez élémentaire par unité bibliographique invite à des analyses croisées qui appellent à leur tour une analyse de type monographique. Je ne retiendrai ici que quelques exemples assez simples, qui permettent d'illustrer une telle démarche : celui du manuel éprouvé et celui de l'édition spécialisée qui tend à s'affirmer au cours du XVI^e^ siècle. L'exemple le plus connu du manuel éprouvé est celui du *Manuel d'arithmétique pratique* d'Adam Riese qui est publié pour la première fois à Erfurt vers 1520. Il continuera à être édité jusqu'au milieu du XVII^e^ siècle. Dès 1533, ce texte sera acheté par l'imprimeur Christian Egenolff de Francfort, qui s'est spécialisé dans l'impression de ce type de manuel. Ainsi, au même moment, il achète le fonds d'imprimerie de Jacob Köbel d'Oppenheim, qui est l'auteur d'un célèbre *Visierbüchlein,* permettant de mesurer le contenu des récipients creux. Egenolff imprime en même temps Petrus Apianus et Heinrich Schreiber – autres mathématiciens de renom. Les héritiers de Christian Egenolff ajouteront à cette liste les noms d'Erhart Helm, Simon Jacob et Johan Kraft, tous des arithméticiens connus. Lancé par Egenolff, le manuel de Riese fera par la suite une carrière où domine la multiplication des lieux d'impression, ce qui correspond souvent à l'adoption du manuel dans l'une des écoles urbaines, mais ne constitue qu'une simple opération de librairie.

13 La comparaison des types de carrières qu'ont connus ces ouvrages avec d'autres cas semblables (ou dissemblables) s'impose et peut être multipliée à loisir grâce à notre base de données. Nous pouvons par exemple comparer terme à terme le cas du manuel d'Adam Riese à celui de l'arithméticien anglais Robert Record, dont l'impression restera pendant un siècle une affaire strictement londonienne, ou à *L'Arithmétique lyonnaise* de Jean Trenchant, parue en 1559 et qui connaîtra, après 1643, quatre nouvelles éditions à Rouen, chez Jean-Baptiste et Louis Behourt. Quelques tris assez simples permettent

dans tous ces cas de préciser le contexte dans lequel se font ces impressions ou réimpressions.

14 L'analyse des caractéristiques instrumentales des ouvrages et des contenus ajoute à ce type d'interrogations une autre dimension. Une des tendances majeures des manuels au XVI^e siècle est, par exemple, la tendance à la miniaturisaton, dont l'imprimeur Plantin à Anvers donne de très beaux exemples. L'analyse de la taille physique des ouvrages est évidemment fondamentale pour la compréhension de l'évolution de leur contexte d'utilisation. Les comptes-faits que l'on met dans la ceinture répondent à cette évolution d'une toute autre manière que les manuels comptables que l'on range près d'un bureau dans son comptoir. Les uns se rapprochent de ce que nous connaissons d'expérience de l'évolution des calculatrices de poche ; les autres font appel à des techniques sophistiquées de l'imprimerie pour simuler la multiplicité des livres de comptes. Dans les deux cas, une certaine approche du nombre joue un rôle important sur lequel il conviendrait de revenir ultérieurement. Il importe que nous puissions – à ce niveau de l'analyse – contrôler empiriquement la pertinence de certains de nos classements en fonction d'une typologie donnée, et ceci pour plus de trois siècles.

15 L'approche bibliographique est ici inséparable de certaines questions de fonds qu'il convient maintenant d'expliciter.

Le glissement au niveau des contenus. Le cas des arithmétiques et l'élargissement discursif

16 Je prendrai tout d'abord l'exemple des arithmétiques pratiques qui occupent au XVI^e siècle, dans 80 % des cas, une place de choix dans l'ensemble de nos textes. Dans la généalogie des manuels imprimés à l'usage des marchands, ils occupent la première place – comme c'est sans doute le cas pour les manuscrits qui leur sont antérieurs. De par leur structure, ces textes collent à la pratique marchande. Natalie Davis a été l'une des premières à tirer profit de ce fait dans son analyse des comportements marchands ; Michel Guillemin, dans une maîtrise soutenue à Paris I, a montré les incohérences qui caractérisent les rapports entre le discours technique et pratique de ces manuels. Leur évolution reflète, d'après ces premières approches, sinon les étapes de la modernisation des pratiques commerciales, du moins les difficultés que celle-ci soulève au niveau des pratiques quotidiennes. L'arithmétique commerciale que présentent ces textes relève d'un ensemble de règles que l'évolution des pratiques soumet à l'épreuve, ce qui aboutit à des apories que certains textes ne manquent pas de formuler explicitement. M. Guillemin relève ainsi la difficulté de résoudre certains problèmes d'association au niveau du *Verlag* par l'application de la *regula societatis,* ou de penser en termes d'arithmétique commerciale des rapports de production.

17 Natalie Davis et Michel Guillemin se sont limités à une analyse discursive de ce glissement. Wolfgang Starke a essayé d'élargir cette approche tout en limitant l'analyse à un cas linguistique particulier, c'est à dire à l'évolution des arithmétiques en bas-allemand entre 1550 et 1680. Ce cas est d'autant plus intéressant qu'il s'inscrit dans une phase de changement qui met en cause des comportements traditionnels et s'ouvre sur une perception renouvelée de l'espace commercial hanséatique. L'analyse confirme dans ses grandes lignes l'hypothèse d'un glissement du discours commercial qui passe de l'énonciation des règles du métier à celle des conditions de son exercice. A Lübeck et

à Lüneburg, ce processus se manifeste par une spécialisation régionale des règles des textes qui met en cause l'universalité des règles pratiques en présentant une image diversifiée de l'espace commercial dans lequel devait travailler plus tard le jeune commerçant. S'y ajoute, vers le milieu du XVII[e] siècle, surtout à Hambourg, la tentative de différencier certains types d'activités et de classer les opérations techniques en fonction de ces tâches. Dans les deux cas, les maîtres de calculs relèvent le caractère plus ou moins aléatoire de telles informations en mettant en garde leurs élèves contre le risque de confusion entre règle et expérience.

18 Cette amorce de présentation encyclopédique des faits commerciaux se retrouve à la même période dans d'autres types de textes tels que les modèles de comptabilité. Un exemple, sans doute unique, en est le manuel de Michel van Damme publié en 1606 à Rouen chez Nicolas Dugort, et que Jacques Bottin et moi-même avons tenté d'analyser. Là encore, le texte associe une typologie des comptes à une description réaliste des affaires pratiquées dans une place et dans un réseau commercial, démarche que l'on retrouve dans de nombreux manuels comptables flamands de la même époque. Chez Ian Coutereels, dans *Den Stijl van boek-houden handlende van verscheyden comenschappen, specien van gelde en wisselen* (1603), elle prend même une tournure explicite et presque théorique. Partout, ces tendances semblent inséparables de la prise de conscience d'une différenciation fonctionnelle de l'activité marchande. Cette tendance devient manifeste dans la littérature commerciale du début du XVII[e] siècle. *La Consuetudo vel lex mercatoria or the ancient law merchant* de Gérald Malynes publiée en 1622, et *The merchant's mappe of commerce* de Lewis Robert en 1638, sont les premiers exemples d'une tentative de présentation méthodique de l'ensemble des faits commerciaux. Malynes, qui participe aux controverses monétaires de l'époque, maintient une conception normative du métier de commerçant :

> [...] Beginning with time, number, weight and measure, I doe descend to the three essential parts of trafficke, diuided into three parts accordingly, by comparing them to bodie, soule, and spirit of commerce, namely commodities, money, and exchange for money by bills of exchanges.

Roberts, qui dédie son ouvrage aux frères Harvey, construit son texte, comme l'indique le titre, sur une base géographique. En fait, son manuel se présente comme un extrait commercial des grandes collections de récits de voyage, par exemple celles de Lindschoten, auquel l'auteur ajoute cependant une typologie intéressante des places de commerce qui, elle, reprend une tradition plus ancienne des *incrementa urbium.* Dans les deux cas, le succès des ouvrages ne va pas sans l'adjonction d'autres textes plus pratiques tels que les traités comptables de John Collins et d'autres auteurs. Dans l'ensemble de la littérature anglaise de l'époque, qui connaît un développement extraordinaire, les deux textes restent encore longtemps un phénomène isolé. Une véritable rupture ne se manifeste qu'avec la publication du *Parfait négociant* de Jacques Savary en 1675, qui deviendra vite le modèle même de l'encyclopédie commerciale, surtout avec la préparation du *Dictionnaire de commerce* des deux fils Savary, qui paraîtra au début du siècle suivant, en 1723.

19 Cette entreprise s'inscrit en fait dans un vaste processus de mise en écriture *(Verschriftlichungsprozess)* qui ne reste nullement limité à l'espace français. S'y mèlent en effet, des traditions aussi différentes que la littérature de voyage, les récits des découvertes, les descriptions de métiers et de produits exotiques ou les débuts de la statistique linéaire et le rêve des *baconians* de créer un *museum of trades,* qui tous deux jouent un rôle important dans le mouvement encyclopédique naissant. Le trait de génie

de Jacques Savary-Desbrulons est sans doute d'avoir saisi ce mouvement à son stade initial en fabriquant d'abord pour son propre usage à la Douane de Paris un instrument alphabétique qu'il appelait son « *Manuel Mercantille* », et qui prendra de plus en plus l'allure d'une véritable histoire naturelle du commerce. Soutenu par le contrôleur général, l'entreprise s'associera des savants comme Tournefort, Lemery, Jussieu, Geoffroy et Homberg, des libraires comme Saugrain et Prault et aura recours à des documentations comme celle de l'Académie des Sciences qui servira plus tard aussi à *l'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Dans notre contexte, c'est le succès de cet ouvrage qui est important et qui marque une profonde rupture dans l'évolution de la littérature à l'usage des marchands.

20 Daniel Deföe en Angleterre et Johan Jacob Marperger en Allemagne sont parmi les premiers à lever explicitement le défi que constitue ce changement. L'élargissement discursif qui caractérise le *Complete Tradesman* (Londres, 1726) renvoie à une notion de l'expérience qui s'est profondément transformée. Marperger donne, quant à lui, les premières monographies commerciales, qui retracent avec beaucoup de détails les conditions d'exercice de l'activité marchande dans un espace précis (Schlesischer Kaufmann, Leipzig, 1714). Mais ce sont surtout les adaptations progressives du Savary-Desbrulons qui deviennent l'occasion d'une réflexion plus poussée sur l'évolution du savoir commercial. En Allemagne, le caméraliste Zincke souligne déjà au début des années 1470 la nécessité d'organiser le vaste matériau mis à la disposition du public selon une théorie plus génerale de l'activité commerçante. En Angleterre, une dizaine d'années plus tard, Malachy Postlethwayt, en préparant une version anglaise du *Dictionnaire* de Savary, veut lier la description d'une « pratique réitérée » à une « théorie générale » dont il trouve les grandes lignes dans l'essai de Richard Cantillon qu'il semble avoir lu dans sa version manuscrite. Comme l'a montré Dagmar Grote dans un travail récent, Postlethwayt esquisse ainsi une formation professionnelle qui ne se limiterait plus aux seuls conseils pratiques, mais qui lierait aspects pratiques et analytiques, tels certains mécanismes du marché. Ainsi, il note par exemple :

> To the ignorant in these matters, commerce is but a game of chance, where the odds are against the player. But to the accomplished merchant it is a science, where skill can scarce fail of its reward : and while the one is wandering around a pathless ocean with a compass, and depend on the winds and tides to carry him into his port, the other goes steadily forward in a beaten track, which leads him directly, if no extraordinary accident intervenes, to wealth and honour.

La même préoccupation se retrouve sous d'autres prémices théoriques chez Morellet. Sous la pression de l'énorme avalanche d'informations que livrait désormais la littérature à l'usage des marchands, le champ économique devenait un objet de débats intellectuels au cours desquels se constituait le « terrain économique » (Keith Tribe) qui deviendrait une des conditions prélables de l'analyse scientifique du « fait économique. »

21 Le croisement avec des préoccupations scientifiques se retrouve d'ailleurs à d'autres niveaux. La métrologie en donne des exemples particulièrement intéressants. Mais dans d'autres domaines aussi, une spécialisation croissante redéfinit tout au long du XVIII^e^ siècle les sujets traditionnels et leur délimitation réciproque. L'exemple du change est ici assez significatif : à la présentation sommaire des usages se substitue progressivement une description détaillée des conditions empiriques des marchés, le calcul précis des cours et une connaissance approfondie du droit de change. A quel point spécialisation et théorisation conditionnent-elles l'une et l'autre ? Le recours de

Postlethwayt à la théorie du change de Cantillon suggère une réponse. La possibilité de sa généralisation reste à vérifier.

Conclusion

22 Pour l'histoire du commerce, aussi bien l'évolution des arithmétiques pratiques que l'élargissement discursif d'abord lent, puis de plus en plus rapide, ne se laissent guère dissocier de la différenciation sociale et fonctionnelle caractéristique de l'ensemble de l'Europe moderne. Mais ce processus ne s'est toutefois pas produit partout en même temps, à la même vitesse ni au même niveau de la pratique et du discours marchand. Toute l'étendue de ces recoupements synchroniques et diachroniques comme de ces disparités temporelles et spatiales qui affectent le changement dans le savoir commercial au cours de sa diffusion à travers toute l'Europe, n'apparaîtra qu'au terme d'une analyse plus poussée de nos matériaux. La saisie systématique de l'ensemble de la littérature à l'usage des marchands permet ici une sorte d'analyse sur traces, qui laisse entrevoir la portée culturelle, pratique et pragmatique de ce processus. Que ces manuels aient été concrètement utilisés et de quelle manière, on peut le déduire de nombreux indicateurs tels que l'aspect matériel, l'état de conservation et le degré de reception littéraire ou d'imitation. Tout ceci ne sera possible qu'au terme de l'analyse systématique de l'ensemble des données. Mais c'est là peut-être la dimension la plus intéressante de cette analyse d'un aspect de la culture matérielle européenne.

Bibliographie

23 Jochen HOOCK et Pierre JEANNIN, *Ars Mercatoria. Manuels et traités à l'usage des marchands,* 1470-1820. Une bibliographie analytique, Paderborn, Schöningh, 1990, vol. 1. Introduction générale, pp. I-XLII.

24 Dagmar GROTE, Jochen HOOCK et Wolfgang STARKE, « Handbücher und Traktate für den Gebrauch des Kaufmanns, 1470-1820. Bibliographie und Analyse des Wandels einer literarischen Gattung », *Tijdschrift voor Geschiedenis,* 103, 1990, pp. 279-293.

25 Jacques BOTTIN et Jochen HOOCK, « Structure et formes d'organisation du commerce à Rouen au début du XVII^e siècle : le cas de Michel van Damme », dans *Le négoce international, XIII^e-XX^e siècle,* sous la direction de François CROUZET, Paris, Economica, 1989, pp. 59-93.

26 Wolfgang STARKE, « Ein nye Rekensboeck vp aller Koepmanshandelinge », *Niederdeutsche praktische Arithmetiken des 16. und 17. Jahrhunderts,* Staatsarbeit, Universität Biclefeld, 1989.

27 Dagmar GROTE, *Die ökonomische Literatur Englands vom 17. Jahrhundert an bis zur zweiten Hälften des 18. Jahrhunderts. Wissenschaft und theoriegeschichtliche Aspekte,* Wirtschaftswissenschaftliche Diplomarbeit, Universität Bielefeld, 1988.

NOTES

1. *Tijdschrift voor Geschiedenis*, n° 103, 1990, pp. 279-293.

2. J. HOOCK et P. JEANNIN, « La contribution de l'imprimé à la diffusion du savoir commercial en Europe au XVI^e^ siècle », dans *La Ville et l'innovation en Europe du XVI^e^ au XIX^e^ siècle.* Études publiées sous la direction de J. HOOCK et B. LEPETIT, Paris, 1987, pp. 47-58.

AUTEUR

JOCHEN HOOCK

Jochen HOOCK est professeur à l'Université de Paderborn.